

3^e Conversations obliques
Soi ? L'identité à l'épreuve de la clinique

Textes
dans l'ordre des lectures

Txt 1 Louis Aragon, *J'arrive où je suis étranger*

Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager
C'est un peu fondre comme le givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger

Un jour tu passes la frontière
D'où viens-tu mais où vas-tu donc
Demain qu'importe et qu'importe hier
Le coeur change avec le chardon
Tout est sans rime ni pardon

Passe ton doigt là sur ta tempe
Touche l'enfance de tes yeux
Mieux vaut laisser basses les lampes
La nuit plus longtemps nous va mieux
C'est le grand jour qui se fait vieux

Les arbres sont beaux en automne
Mais l'enfant qu'est-il devenu
Je me regarde et je m'étonne
De ce voyageur inconnu
De son visage et ses pieds nus

Peu à peu tu te fais silence
Mais pas assez vite pourtant
Pour ne sentir ta dissemblance
Et sur le toi-même d'antan
Tomber la poussière du temps

C'est long vieillir au bout du compte
Le sable en fuit entre nos doigts
C'est comme une eau froide qui monte
C'est comme une honte qui croît
Un cuir à crier qu'on corroie

C'est long d'être un homme une chose

C'est long de renoncer à tout
Et sens-tu les métamorphoses
Qui se font au-dedans de nous
Lentement plier nos genoux

O mer amère ô mer profonde
Quelle est l'heure de tes marées
Combien faut-il d'années-secondes
A l'homme pour l'homme abjurer
Pourquoi pourquoi ces simagrées

Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager
C'est un peu fondre comme le givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger

Txt 2 Michel Leiris, *L'âge d'homme* 1939

Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie. Au physique, je suis de taille moyenne, plutôt petit. J'ai des cheveux châtain coupés court afin d'éviter qu'ils ondulent, par crainte aussi que ne se développe une calvitie menaçante. Autant que je puisse en juger, les traits caractéristiques de ma physionomie sont : une nuque très droite, tombant verticalement comme une muraille ou une falaise (...); un front développé, plutôt bossué, aux veines temporales exagérément noueuses et saillantes (...). Mes yeux sont bruns, avec le bord des paupières habituellement enflammé ; mon teint est coloré ; j'ai honte d'une fâcheuse tendance aux rougeurs et à la peau luisante. Mes mains sont maigres, assez velues, avec des veines très dessinées ; mes deux majeurs, incurvés vers le bout, doivent dénoter quelque chose d'assez faible ou d'assez fuyant dans mon caractère.

Ma tête est plutôt grosse pour mon corps ; j'ai les jambes un peu courtes par rapport à mon torse, les épaules trop étroites relativement aux hanches. Je marche le haut du corps incliné en avant ; j'ai tendance, lorsque je suis assis, à me tenir le dos voûté ; ma poitrine n'est pas très large et je n'ai guère de muscles. J'aime à me vêtir avec le maximum d'élégance ; pourtant, à cause des défauts que je viens de relever dans ma structure et de mes moyens qui, sans que je puisse me dire pauvre, sont plutôt limités, je me juge d'ordinaire profondément inélégant ; j'ai horreur de me voir à l'improviste dans une glace car, faute de m'y être préparé, je me trouve à chaque fois d'une laideur humiliante.

Txt 3 Marguerite DURAS, *L'Amant*, 1984

« Un jour, j'étais âgée déjà, dans le hall d'un lieu public, un homme est venu vers moi. Il s'est fait connaître et il m'a dit : « Je vous connais depuis toujours. Tout le monde dit que vous étiez belle lorsque vous étiez jeune, je suis venu pour vous dire que pour moi je vous trouve plus belle maintenant que lorsque vous étiez jeune, j'aimais moins votre visage de jeune

femme que celui que vous avez maintenant, dévasté. » Je pense souvent à cette image que je suis seule à voir encore et dont je n'ai jamais parlé. Elle est toujours là dans le même silence, émerveillante.

C'est entre toutes celle qui me plaît de moi-même, celle où je me reconnais, où je m'enchante. Très vite dans ma vie il a été trop tard. À dix-huit ans il était déjà trop tard. Entre dix-huit ans et vingt-cinq ans mon visage est parti dans une direction imprévue.

À dix-huit ans j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. Il me semble qu'on m'a parlé de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu'on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l'ai vu gagner mes traits un à un, changer le rapport qu'il y avait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, marquer le front de cassures profondes. Au contraire d'en être effrayée j'ai vu s'opérer ce vieillissement de mon visage avec l'intérêt que j'aurais pris par exemple au déroulement d'une lecture. Je savais aussi que je ne me trompais pas, qu'un jour il se ralentirait et qu'il prendrait son cours normal. Les gens qui m'avaient connue à dix-sept ans lors de mon voyage en France ont été impressionnés quand ils m'ont revue, deux ans après, à dix-neuf ans. Ce visage-là, nouveau, je l'ai gardé. Il a été mon visage. Il a vieilli encore bien sûr, mais relativement moins qu'il n'aurait dû. J'ai un visage lacéré de rides sèches et profondes, à la peau cassée. Il ne s'est pas affaissé comme certains visages à traits fins, il a gardé les mêmes contours mais sa matière est détruite. J'ai un visage détruit."

Txt 4 Jean-Louis Giovannoni, *Les choses naissent et se referment aussitôt*, 1975

On attend
depuis le premier jour
qu'on nous touche
le centre

Certains
ont voulu venir
mais n'ont pas été loin

Nous ne sommes peut-être pas
assez élastiques

On ne se croise pas

Chacun dans son enveloppe

Il ne faut pas croire
les animaux
différents de nous

Ils attendent
qu'on leur mette les mains dedans

Il fait noir
au milieu de la viande

On ne caresse jamais
l'intérieur d'un corps

Dans le fond des membres
il y a des moignons

Ils attendent
d'être révélés

Chaque organe
fermera sa nuit
selon sa nature

Sois assuré
tout sera clos

On n'égare pas le froid

Txt 5 Samuel Beckett, *L'innommable*, 1953

C'est peut-être ça que je sens, qu'il y a un dehors et un dedans et moi au milieu, c'est peut-être ça que je suis, la chose qui divise le monde en deux, d'une part le dehors, de l'autre le dedans, ça peut être mince comme une lame, je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, je suis au milieu, je suis la cloison, j'ai deux faces et pas d'épaisseur, c'est peut-être ça, que je sens, je me sens qui vibre, je suis le tympan, d'une côté c'est le crâne, de l'autre le monde, je ne suis ni de l'un ni de l'autre

Txt 6 Blaise PASCAL, *Pensées*, 1670

Qu'est-ce que le moi ? Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non, car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on *moi* ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce *moi*, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

Txt 7 Colette Peignot, *Ecrits de Laure*, 1959

Le 8 infernal revient me prendre au lasso
Je rampe le long de ses contours
Je vogue dans ses méandres
Je saute hors du cercle
Et retombe dans l'autre
Je reste étranglée au milieu
Mon visage est là
Figé anguille dauphin ver de terre
Et qui donc voyant ce signe fatal
Songerait à m'y découvrir
Voudrait m'en délivrer

Txt 8 Sabine Huynh, *Croise/ment*

je crois \

il y eut cette naissance incroyable
\ ment dure qui dura déchira t \ elle
\ ment que les prières devinrent crisse
\ ment ses ongles sur les cordes vocale
\ ment tendues vers la délivrance atroce
\ ment lointaine qui se produisit finale
\ ment même si elle dit encore que non

une enfant sanglante sombre
\ ment masquée de cheveux noirs sauvage
\ ment vivante mais déjà silencieuse
\ ment présente aux jeux retenus solitaire
\ ment consciente d'être trompée sage
\ ment patiente en attendant stoïque
\ ment la seconde expulsion qu'elle nie

trop de désespoir d'extase froisse
\ ment de draps lettres peaux rêves broie
\ ment d'illusions d'années d'amants côtoie
\ ment corps enchevêtrés confusion aboie
\ ment à la mort dans le vide la nuit étoile
\ ment de l'être écartelée errante tournoie
\ ment dans l'absence d'un lien mère \ fille

l'une pour l'autre inconnue invisible
\ ment bazookées tous azimuts ce vire
\ ment à la croisée sans se reconnaître vrai
\ ment une vie hachée volée l'entremêle
\ ment de deux vies se produisit accident \ elle

\ ment

Txt 9 Victor Hugo, *11 juillet 1846, en revenant du cimetière*

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;
Le regard d'une femme en passant vous agite ;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !
On écoute le chant des oiseaux dans les bois
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une soeur, une fille !
On déjeune en lisant son journal. Tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;
La vie arrive avec ses passions troublées ;
On jette sa parole aux sombres assemblées ;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ;
On arrive, on recule, on lutte avec effort... --
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

Txt 10 Guy Goffette, *Un peu d'or dans la boue IX, 1991*

Ce que j'ai voulu, je l'ignore. Un train
file dans le soir : je ne suis ni dedans
ni dehors. Tout se passe comme si
je logeais dans une ombre
que la nuit roule comme un drap
et jette au pied du talus. Au matin,
dégager le corps, un bras puis l'autre
avec le temps au poignet qui bat. Ce que j'ai voulu, un train
l'emporte : chaque fenêtre éclaire
un autre passager en moi

que celui dont j'écarte au réveil

le visage de bois, les traverses, la mort.

Txt 11 Peter Handke, *Par les villages*, 1982

Joue le jeu. Menace le travail encore plus. Ne sois pas le personnage principal. Cherche la confrontation. Mais n'aie pas d'intention. Évite les arrière-pensées. Ne tais rien. Sois doux et fort. Sois malin, intervien et méprise la victoire. N'observe pas, n'examine pas, mais reste prêt pour les signes, vigilant. Sois ébranlable. Montre tes yeux, entraîne les autres dans ce qui est profond, prends soin de l'espace et considère chacun dans son image. Ne décide qu'enthousiasmé. Échoue avec tranquillité. Surtout aie du temps et fait des détours. Laisse-toi distraire. Mets-toi pour ainsi dire en congé. Ne néglige la voix d'aucun arbre, d'aucune eau. Entre où tu as envie et accorde-toi le soleil. Oublie ta famille, donne des forces aux inconnus, penche-toi sur les détails, pars où il n'y a personne, fous-toi du drame du destin, dédaigne le malheur, apaise le conflit de ton rire. Mets-toi dans tes couleurs, sois dans ton droit, et que le bruit des feuilles devienne doux. Passe par les villages, je te suis.

Txt 12 Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, 1832

Je suis profondément convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels Je que l'auteur va écrire, c'est une parfaite sincérité. Aurai-je le courage de raconter les choses humiliantes sans les sauver par des préfaces infinies ? Je l'espère. (...) Je ne me connais point moi-même et c'est ce qui quelquefois, la nuit quand j'y pense, me désole.

Txt 13 Mathilde Roux, *En avant*, 2012

Tu es sur le pont de ton corps.

Ohé.

Tu es sur le pont de ton corps hier un peu vacillant à cause de la tempête nouvelle ou de celle revenue aujourd'hui tous regards dehors tous regards au loin à cause de l'éclaircie.

Tu es sur le pont de ton corps, tu crois qu'il te porte mais c'est toi, mais oui tiens il serait quoi ton corps sans toi ?

Tu es sur le pont de ton toi, tu fais corps, tu fais corps tu franchis relies traverses tu construis tu jettes tu roules suspends tu flottes tu tournes prolonges tu gardes, tu fais corps avec le présent,
tu traces un arc.

En avant.

Et la voile vous ne pourriez pas la faire un peu plus grande s'il vous plaît quelqu'un ?

Tu crois parfois qu'il manque quelque chose, ici avec ou entre, dans la cale, dans le mouvement moteur, dans les cordes dans les bras qui les tiennent, mais il ne manque rien ton corps fait corps avec ce qu'il est une fois lancé ne plus jamais penser aux modèles d'exposition.

Le manque est une force oubliée.

Ohé, ohé.

Tu crois parfois qu'il manque quelqu'un, pas trop loin à tes côtés, mais il ne manque personne les tiens font corps avec leur corps là où il est.

Le manque est un désir échoué.

Ohé.

Nous sommes sur le pont de nos corps, en voyage, embarqués, exilés du néant.

Nous sommes sur le pont de l'encore, nous relient les points minuscules d'une ligne parsemée de noms.

Txt 14 Emmanuel Carrère, *Le royaume*, 2014

La discussion, aujourd'hui, se prolongerait au café, et peut-être Luc s'est-il attablé avec Paul et ses deux autres compagnons de voyage dans une taverne, sur le port de Troas. Caiques à l'arrière-plan, filets qui sèchent, poulpes grillés dans une soucoupe, pichet de vin résiné : on voit le tableau. Bientôt les deux autres vont se coucher. Luc reste seul avec Paul. Ils parlent jusqu'à l'aube, ou plutôt Paul parle, parle, parle, et Luc écoute. Au matin, tout lui semble différent. Le ciel n'est plus le même, les gens ne sont plus les mêmes. Il disait qu'un homme est revenu d'entre les morts et que sa vie à lui, Luc, ne sera désormais plus la même. Cela s'est peut-être passé comme ça. Ou alors... je crois que j'ai une meilleure idée.

Citations

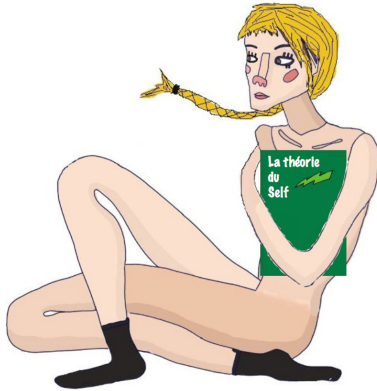
- « *Je vais parmi vous
avec l'intimité de mon visage... »*
Loys Masson
- *L'identité est le diable en personne, et d'une incroyable importance : bien plus importante que je ne le croyais.*
Ludwig Wittgenstein, *Lettre à Bertrand Russel*, 1913
- « *Comment alors, cherchant sa pensée, sa personnalité comme on cherche un objet perdu, finit-on par retrouver son propre "moi" plutôt que tout autre ? [...] On ne voit pas ce qui dicte le choix et pourquoi, entre les millions d'êtres humains qu'on pourrait être, c'est sur celui qu'on était la veille qu'on remet juste la main »...*
Marcel Proust, *Le côté de Guermantes*, 1913
- « *Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène... »*
Arthur Rimbaud à Paul Demeny
(*Lettre du Voyant*, 15 mai 1871)
- *Comment vous appelez-vous ? Je ne sais pas.
Votre âge ? Je ne sais pas.
Votre lieu de naissance ? Sais pas.
Profession ? Sais pas...
C'est bien : vous êtes moi-même.*
Paul Valéry, *Tel quel*, 1941
- « *No soy de aquí, ni soy de allá
no tengo edad, ni porvenir
y ser feliz es mi color
de identidad »*

Je ne suis ni d'ici, ni d'ailleurs
je n'ai ni âge ni avenir
et être heureux est la couleur
de mon identité

Facundo Cabral, *No soy de aqui*, 1992

Iconographie / Vidéos / Performance

1. **Photomontage** *Je est un autre* (Autoportraits du XXe siècle) D. Michel



2. **Vidéo** Les Deschiens *Il est pas beau, ton nom*

3. **Vidéo** Morphing généré par ordinateur *Danielle*

4. **Théâtre** Extrait de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand *Non, merci !* avec Philippe Torreton

5. **Performance** Pierre Thibaud, Batterie / Marion Claux, *danse*

6. **Vidéo** Performance Olivier de Sagazan, *Transfiguration*

7. **Théâtre** Extraits de *Confidences trop intimes* de Jérôme Tonnerre, Mise en scène de Patrice Leconte, avec Christophe Malavoy